

# Le meurtre du pape Gapone

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 99

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257131>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TELEPHONE

## DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

### Le meurtre du pape Gapone

Qui a oublié la figure saisissante du pape Gapone et le rôle tragique qu'il a joué aux débuts de la révolution russe ; on a déjà parlé de sa fin misérable. Mais les récits publiés n'ont pas la précision qui garantit la sûreté de l'information. La vérité sur ce personnage vient d'être établie dans une correspondance que publie le *Corriere della Sera*, de Milan, et qui a emprunté sa documentation à un réfugié russe, embarqué naguère à Gênes pour l'Extrême-Orient. Les emprunts suivants faits à cette version rectifient et complètent comme on va lire ce qui est déjà surabondamment connu. Nous laissons parler le narrateur.

Le général Trépoff avait imaginé d'opposer aux forces révolutionnaires des organisations ouvrières dont la police aurait la direction. Telle est la raison qui déterminait le préfet de Moscou à entrer en rapports avec Gapone.

Au dire de ceux qui l'ont connu de plus près, ce dernier était d'une intelligence moins que médiocre, mais de tempérament passionné et fanatique. Les chefs de la police le jugèrent aussitôt capable d'exercer une grande influence sur les masses, et ils ne se trompèrent pas, car en peu de temps, Gapone eut pris la haute main sur les organisations ouvrières, qui devinrent dociles et obéissantes à sa direction. Gapone réussit de la sorte à entraver le mouvement socialiste.

Ce que Trépoff avait inauguré à Moscou, Plehve l'introduisit à Pétersbourg dans la deuxième moitié de 1904. Dans la capitale

aussi, Gapone fut l'instrument du gouvernement.

Gapone était grand dépensier : il aimait la vie facile, les voyages, les soupers fins et le reste, toutes choses qu'il ne pouvait se procurer que grâce aux subsides de la police ; mais il n'était pas moins altéré de popularité. Quand il se vit à la tête d'un vaste mouvement ouvrier, il caressa l'illusion de le faire servir à ses propres ambitions.

D'un autre côté, pour exercer de l'ascendant sur les ouvriers, pour les exciter à la lutte et les entraîner à sa suite, il fallait bien qu'il leur parlât de leurs intérêts méconnus par le gouvernement et par les classes privilégiées, qu'il noircît et grossît l'image de leur condition misérable. De la sorte, involontairement et inconsciemment, il glissa sur la pente du socialisme démagogique.

Mais les socialistes révolutionnaires s'avisaient bientôt du changement qui s'était produit chez Gapone, et tout de suite ils songèrent à faire tourner son activité à leur avantage. Ils le flanquèrent habilement d'affiliés qui eurent tôt fait de découvrir ses faiblesses. Par un travail subtil et assidu, par des flatteries, en lui faisant entrevoir un avenir de gloire, ces acolytes prétendus persuadèrent peu à peu Gapone de tirer avantage pour lui-même de l'ascendant qu'il exerçait sur les masses et de favoriser la révolution plutôt que la police.

Le pape avait été si bien circonvenu qu'il croyait agir en tout de sa propre initiative, alors qu'il était déjà un instrument aveugle entre les mains des socialistes révolutionnaires. Sa vanité lui donnait une idée absolument exagérée de sa propre personne et

forcé d'entrer dans l'industrie par la nécessité, avait choisi un métier très estimé, absolument artistique à cette époque : celui d'orfèvre. Elève de Lutona — un maître, — il était plein de talent et aurait pu devenir patron à son tour s'il avait possédé les ressources voulues pour s'établir. Malheureusement, des charges qu'il avait généreusement assumées devaient au jour le jour son modeste gain.

Quand les deux jeunes gens se furent un peu éloignés de la mêlée bruyante, ils rompirent le silence gardé jusque-là.

Ce fut Nicolas qui, d'une voix pénétrante et émue, commença ainsi :

— Jacquine, je vous ai cherchée parmi tout ce monde... J'avais besoin de vous parler.

— Ah ! fit avec malice la jolie enfant cent fois séduisante sous son bonnet de brune fourrure qui faisait valoir sa carnation si fraîche et ses beaux yeux si doux.

aussi de l'importance du mouvement dont il était le chef. Elle l'aveuglait sur les mesures de précaution que le gouvernement prenait. Il en était venu à croire que la police ne ferait rien contre lui et qu'au moment opportun il s'imposait au gouvernement. La police, au contraire, se tenait au courant de tous ses faits et gestes. Elle connaissait le changement qui s'était opéré en lui et elle ne souhaitait qu'une chose, faire disparaître avec lui toute trace de l'erreur énorme qu'elle avait commise en se fiant à lui dans des conjonctures aussi graves. D'autre part, deux révolutionnaires, dont l'un, l'ingénieur Rutthemberg, un Russe du Caucase, est une sorte de géant, avaient été spécialement chargés par le parti de surveiller tous les mouvements de Gapone et d'accaparer toute sa confiance.

Dans la nuit qui précéda la journée historique du 22 janvier 1905, Gapone avait visité tous les groupes ouvriers, donnant des ordres, encourageant, ravivant les espérances. Le matin, il marcha résolument à la tête des manifestants qui, partis de Vassili Ostrof, traversèrent la Néva pour se rendre au Palais d'Hiver. A son côté, le pape Serge, qui devait tomber sous les balles devant le Palais d'Hiver, portait d'une main le crucifix, de l'autre le portrait du tsar. Une flamme d'enthousiasme illuminait Gapone qui semblait, en ce moment, transfiguré en héros.

Dans toutes les rencontres des manifestants avec la police, Gapone resta à la tête des manifestants, les ralliant au cri de : « En avant pour la Russie ! » La police visait à le tuer, c'est sûr, mais il ne fut pas même effleuré par une balle.

— Jacquine... il me faut du courage. Nous devons cesser de nous voir.

— Pourquoi donc ?

— Parce que... je sens que je vais vous aimer... trop. Cela fera notre malheur à tous deux.

— Vous ne m'aimez donc pas encore... trop ?

— Hélas ! ne ri : z pas... Sais-je mesurer jusqu'à quel point on peut aimer sans dépasser les bornes de la raison. Tout ce dont je suis sûr, c'est que je me sens encore la force de pouvoir m'éloigner de vous comme du plus attrayant des dangers... Demain, en serais-je capable ?... J'en doute. Il faut donc que ce soit tout de suite. J'ai voulu vous expliquer... afin que vous sachiez... que vous ne m'accusiez pas... quand je ne viendrai plus...

La voix du jeune homme manqua, étouffée par l'émotion.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 2

### L'Orfèvre d'Amsterdam

par Georges Régнал

Il décrivait un cercle rétréci pour se rapprocher d'elle. Il saisit ses deux mains qu'elle tendait, et, entre-croisant leurs bras, ils filèrent ensemble rapidement, d'un mouvement cadencé, hors de la cohue.

Ils se connaissaient depuis longtemps. M. Nicolas van Benschatin était reçu très cordialement, presque comme un parent, dans la maison de van der Hassen, quoiqu'il fût pauvre et artisan. Mais, en ce temps-là, l'œuvre honorait l'ouvrier, d'abord ; de plus, Nicolas, fils d'un officier de marine tué dans un combat naval, appartenant à une bonne famille, avait été fort bien élevé, et,